REPORTAGE : Bruno Procopio et l'Orchestre National des Pays de la Loire (mars 2017, version anglais)



REPORTAGE : Bruno Procopio et l'Orchestre National des Pays de la Loire – " Maestro transatlantique " : dans un portrait vidéo exclusif où les équipes de CLASSIQUENEWS le suivait de Paris à Rio, entre France et Brésil, ses deux pays de cœur, le jeune maestro **BRUNO PROCOPIO** ne cesse de défendre aujourd'hui l'interprétation des oeuvres symphoniques françaises, des Lumières au Romantisme selon l'esthétique historiquement informée ; sa connaissance des traités, sa pratique du clavecin dans les œuvres remontant au baroque, favorisent une approche d'une rare acuité expressive. En particulier auprès des orchestre sur instruments modernes : tenue d'archet spécifique, interprétation des ornements (souvent non indiqués sur les partitions), accents forts ou points d'appui… sont autant d'éléments d'une compréhension nouvelle qui enrichit considérablement la pratique comme la culture des instrumentistes en orchestre. Pour preuve, cette expérience formatrice avec **l'Orchestre National des Pays de la Loire**, avec lequel Bruno Procopio, en une tournée de 7 dates en mars 2017 (7-13 mars 2017 en Pays de la Loire), dirigeait un programme entre Lumières et Romantisme, c'est à dire plusieurs pages emblématiques de l'évolution du goût parisien, de **Rameau** (Suite de Acanthe et Céphise, Chaconne de Castor et Pollux) et **Mozart** (Ballets Les Petits Riens, Concerto pour flûte et harpe), au fiévreux **GOSSEC** (Symphonie à 17 parties). Reportage vidéo © classiquenews.tv – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM 2017 – **version ANGLAISE**

CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED (Bychkov, 1 cd Decca).



CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED (Bychkov, 1 cd Decca). Créé à Moscou en 1886, la partition est inspirée d'un prétexte transmis par Balakirev. Les quatre parties devaient aussi inspirer à Berlioz l'architecture de sa Symphonie fantastique et celle d'Harold en Italie. Chaque séquence/mouvement est habité(e) par une même « idée fixe », et Tchaikovski retient aussi l'idée de Balakirev de joindre l'orgue dans le finale (pour l'apothéose du héros).

Dans la première partie, Manfred erre dans les Alpes, poursuivi par le remords d'avoir fait périr son aimée, Astarté. Culpabilité, frustration, impuissance : le lento lugubre dès la première morsure amère des somptueux bassons (et cors), exprime la solitude et la mélancolie dépressive, grave et sombre qui tiraille le héros (caractérisé par son propre thème à la clarinette basse). Bychkov étire la matière sonore, souligne tout ce qu'a de profondément noire et ténébreux, la lave orchestrale. Une immersion dans les tréfonds d'une psyché atteinte, défaite et détruite. Jamais Tchaikovski n'avait été aussi loin dans l'exploration d'un esprit définitivement dépressif et condamnné. Piotr Illiytch fait siennes toutes les défaites et tourments du héros de Lord Byron (Manfred, 1817) qui lui-même s'inspirait du Faust de Goethe. Il faut écouter le chant sombre et lyrique des

violoncelles pour mesurer la désespérance à l'œuvre dans le coeur du pauvre Manfred. La solitude du héros incompris et maudit inspire à Tchaikovski l'une de ses partitions certes les plus noires mais aussi les plus saisissantes par sa justesse. Bychkov trouve les accents et les couleurs idoines, éclairant de l'intérieur, dans l'ombre, cette lente et inéluctable déréliction. Le compositeur parvient à exprimer ce qui le tenaille viscéralement : l'abandon de la grâce, aux sources de sa propre malédiction intime (chant de la clarinette en fin d'épisode, faisant surgir une lueur improbable mais réelle et tenue, qui s'inscrit dans les arpèges d'une harpe salvatrice…). La tempête orchestrale qui s'abat enfin sur le héros montre l'ampleur de sa quête irrésolue et totalement impuissante. Un vide exprimé par une déflagration aussi bouillonnante et radicale que les accents fulgurants de ses symphonies spirituelles n°5 et 6. Fascinante submersion intime. Le tissu symphonique de Tchaikovski est l'un des plus autobiographiques qui soient : un théâtre éloquent de la pensée en action, dans ses doutes (gouffres amères) et ses réflexions contradictoires.

BYCHKOV TROUVE LES ACCENTS JUSTES D'UN TCHAIKOVSKI SAISI PAR LE SENTIMENT DE DERELICTION…

Au II, la texture sonore convoque le surnaturel et le fantastique quand la fée paraît à Manfred dans un arc en ciel. Ici le ciel semble s'ouvrir, permettant un temps de reconstruction apaisé : transparence et suprême ton d'une narration enchantée, ivre de sa propre candeur recouvrée, la

direction de Bychkov séduit, captive, touche par sa sensibilité sans affectation. Ce Vivace spirito est constamment électrisé dans la légèreté évanescente. Elle porte toutes les audaces du héros qui croyait les avoir perdus.

La Pastorale qui suit (III) énoncé par le hautbois impose une pause poétique (andante con moto), onirique d'un abandon qui souligne là encore l'aspiration impossible de Manfred à l'oubli, l'insouciance, la pureté, l'innocence. Son âme peut-elle être sauvée ? Cette nouvelle incursion à la fois sereine et méditative ne peut être dissociée du souvenir de celle qu'il a perdue et tuée malgré lui… Bychkov déroule le fil de cette réitération à la fois tendre et douloureuse.



IV. Dans la partie la plus dramatique qui dénoue le fil maudit, Tchaikovski se souvient de Berlioz (Songe d'une nuit de Sabbat) : la Bacchanale s'impose alors (fugato terrifiant et obsessionnel), puis le thème de Manfred introduit celui de l'ombre d'Astarté qui pardonne au héros, lequel peut enfin mourir (choral de l'orgue) : en réservant à Manfred, une fin libérée, apaisée, spirituelle, Tchaokovski fait sa révérence à Liszt. Chef et orchestre cultivent alors une allure plus efficace, coupe mordante et affûtée, en particulier dans les lignes répétées des cordes et cuivres, insistantes et grimaçantes. L'équilibre des pupitres, le format sonore, la balance rend justice ici à l'ampleur du format symphonique (Lisztéen).
A torts considérée comme inclassable dans le reste du catalogue, voire faible car trop redevable à Berlioz (dont il est vrai Tchaikovski fait sa principale source), la partition de Manfred s'impose par son sens suggestif, une remarquable orchestration qui recherche non pas à narrer ni décrire, mais exprimer l'essence du rêve, du destin, d'abord le sceau

inextricable d’une fatalité presque insupportable, puis le sentiment inespéré de délivrance finale. Semyon Bychkov se hisse à la hauteur de tous les enjeux. Ce projet Tchaikovski qui s’amorce ainsi chez DECCA, s’avère de plus en plus passionnant. Révélant, la gravité et la haute spiritualité, l’exigence morale aussi qui soustend tout l’oeuvre symphonique de Piotr Illyitch. A suivre.

_____

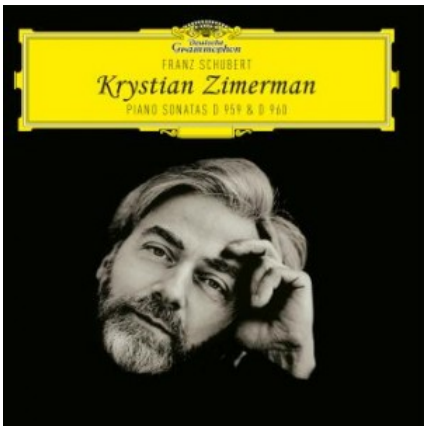
CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED symphony / The Tchaikovsky project – Czech Philharmonic, Semyon Bychkov, 1 cd Decca classics 4832320). Parution le 25 août 2017. **CLIC de CLASSIQUENEWS.**

_____

PIANO, annonce cd événements. Deutsche Grammophon annonce 2 prochains recueils discographiques : Schubert par Krystian Zimerman / Chopin par Daniil Trifonov.

PIANO, annonce cd événements. Deutsche Grammophon annonce 2 prochains recueils discographiques : Schubert par Krystian Zimerman / Chopin par Daniil Trifonov. LES PLUS GRANDS PIANISTES SIGNENT ET ENREGISTRENT CHEZ DEUTSCHE GRAMMOPHON. L’actualité de la rentrée de septembre et octobre 2017

ne contredit pas notre **constatation.**



Après un éblouissant double coffret Beethoven, édité en août, où **Evgeny Kissin** fait un retour remarqué et prodigieusmeent réussi chez Deutsche Grammophon (cycle de prises live de 2006 à 2016, soit une décennie de reflexion et d'analyse beethovénienne), la marque jaune annonce pour cette rentrée 2017, deux autres opus monographiques, défendus par deux autres piliers de son écurie pianistique. **KRYSTIAN ZIMERMAN, ambassadeur enchanté, enivré de la Sehnsucht schubertienne (récital des Sonates pour piano D 959 et D 960)** – à paraître **le 8 septembre 2017**. C'est le grand retour de Zimerman au studio, osant deux sommets de l'inspiration pianistique de Schubert, où la traversées des mondes parallèles, invisibles, s'accompagne d'une quête vers la rive espérée, idéale, inaccessible.



Puis c'est le plus jeune talent prometteur de DG (avec le coréen Seong-Jin Cho, égal passionné par l'écriture du Polonais, et autre très passionnant pianiste du label jaune), **Daniil Trifonov** qui réactive les qualités et vertus de l'école russe de piano, dans un programme dédié à son cher Chopin. Au menu – copieux de ce double album, à paraître le 6 octobre 2017 : les 2 Concertos pour piano de Frédéric Chopin, opus 21 et opus 11 (Mikhail Pletnev et le Mahler Chamber Orchestra), Variations sur Mozart, air de Don Giovanni « Laci darem la mano », sans omettre une sélection d'hommages de divers compositeur à l'éloquence mystérieuse et nostalgique de Frédéric : oeuvres de Schumann Grieg, Barber, Tchaikovsky (un poco di Chopin), enfin Mompou (Variations sur un thème de Chopin). Titre de ce généreux et prometteur recueil Chopin par Daniil Trifonov : « **CHOPIN EVOCATIONS** » (2cd Deutsche Grammophon 4797518). Prochaines critiques développées sur classiquenews, dans le

mag cd dvd livres… chaque jour de la parution annoncée. Aucun doute, le plus grands pianistes sont chez DG – exception du meilleur pianiste actuel britannique, l'excellent et irrésistible Benjamin Grosvenor, fidèle signataire chez Decca

_____

LIRE aussi : **Evgeny KISSIN joue et enregistre Beethoven** pour Deutsche Grammophon / **Daniil Trifonove joue Liszt** / Premier disque Chopin du coréen Seong-Jin Cho, dernier lauréat du Concours Chopin de Varsovie…

_____

CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369)



CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Le tempérament beethovénien, la grâce et la facétie haydnienne, l'éloquence jamais bavarde mais inspirée par le désir d'une audace expérimentale et expressivement nouvelle justifient pleinement ce triple cd, coffret souhaitons le révélateur du génie oublié de Reicha, vrai compositeur original et puissant. Les oeuvres ici enregistrées dévoilent et confirment la haute finesse d'une écriture raffinée, nerveuse, serrée, d'un lumineux idéal. Le cd2 qui regroupe entre autres ses oeuvres pour piano, – d'un souffle régénérateur-, éblouit par sa

clarté imaginative, cette soif de modernité, qui hors du convenu, et du conforme, inscrit l'écriture dans la modernité d'un Beethoven (rien de moins) : Berlioz son élève, personnalité si exigeante, n'a t il pas écrit à propos de Reicha, son « carbonarisme », emblème d'une pensée révolutionnaire pour le moins, atypique au sein du Conservatoire de Paris où il était professeur… ? C'est comme l'écrit surtout un puissant créateur tardivement reconnu par l'Etat, nommé à l'Institut… en 1835, un avant sa mort. Il était temps.

La Fugue n°9 pour piano, par ses dispositions imprévues sur le plan harmonique et sa grande fantaisie atteste de la liberté révolutionnaire d'un Reicha, virevoltant entre Mozart et Beethoven, dans le temple des conservateurs au Conservatoire de Paris… Liberté exaltante en variations d'après La Flûte enchantée de Mozart (*Sonate pour piano en fa majeur*) ; même ivresse et goût immodéré pour la liberté de ton et pour l'architecture rythmique des plus audacieuses dans les *Variations sur un thème de Gluck* opus 87.

Même qualité de l'inspiration, entre virtuosité et intériorité, audace du plan architectural, schéma mélodique imprévu, dans l'exaltant ***Quatuor opus 95, n°1*** (publié à Paris, vers 1820), vraie offrande réussie à un genre qui gagne un nouvel essor au concert publique, depuis le noyau primordial du salon privé. Reicha l'a dédié au violoniste vedette Pierre Rode, lui-même tête d'affiche à la mode dans les programmations des salles de concerts parisiens romantiques. Les interprètes requis à l'exercice de la première mondiale ici, expriment idéalement le souffle poétique, le sceau de l'idéal lumineux et équilibré qui inspire à Reicha un sommet de clarté contrapuntique et de liberté enivrante dans le goût des variations. Même audace inventive et résolument moderne dans le *Quintette avec deux altos* de 1807, publié en 1820 à Paris ; idem pour le genre inédit du *Trio pour 3 violoncelles* (juin 1807)… Reicha rétablit la virtuosité française aux côtés de la complexité du contrepoint germanique. Son élégance de ton demeure aussi emblématique du Paris des 1820 et 1830.

Coffret événement. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.**

_____

CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Quatuor op 95, n°1. Quintette avec deux altos op 92 n°1, oeuvres pour piano (Sonate pour piano en mi majeur, Etude n°29, Andante maestoso, Sonate en fa majeur sur la Flûte Enchantée de Mozart, Fugue n°9, Variations sur un thème de Gluck op 87). Trios, avec piano en ré mineur op 101 n°2, pour 3 violoncelles… Quatuor Girard, Trio Medici, … Solistes de la Chapelle Musicale Reine Elisabeth. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David : C. Colomb, musique sacrée, symphonique, mélodies et musique de chambre (3 cd Palazzetto Bru Zane)

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David (3 cd Palazzetto Bru Zane). Le livre / 3 cd édité par le PBZ (Palazzetto Bru Zane) à Venise indique à l'endroit de **Félicien David (1810-1876)**, une oeuvre qui ne manque pas d'attraits, un clair tempérament dramatique, et aussi un mélodiste comme un chambriste de grande classe (cf en particulier le contenu du cd3). On restera plus réservé sur le choix de la partition

lyrique (***Christophe Colomb*** de 1847, cd1) qui devait servir d'indicateur marquant pour la réévaluation du style de David, premier romantique orientaliste (avec Saint-Saëns), et comme ce dernier, grand globe-troteur.
Dans le très instructif texte témoignage rédigé justement par Saint-Saëns, visiblement peu après la mort de David (in memoriam Félicien David), l'auditeur lecteur comprend dans quelle catégorie l'auteur de Samson plaçait celui du Désert : « un « naïf » comme Haydn, mais qui n'avait qu'une intuition juste quand le maître viennois avait du génie. Voilà qui est magnifiquement résumé.

CD1. Ainsi on demeure peu convaincu par l'emphase déclamatoire des quatre parties qui forment l'ode-symphonie avec récitant, « **Christophe Colomb ou la Découverte du Nouveau Monde » (partition de 1847** qui forme comme la revanche de David au concert à Paris), dont le thème exotique est bien en rapport avec l'existence oxygénée, pleine d'embrums marins et d'horizons illimités du voyageur forcené que fut le Saint-Simonien, Félicien David.
Boursouflée, pompeuse, la voix usée et vibrée à l'excès du baryton basse Josef Wagner (aux aigus détimbrés et tendus) ne sert pas le profil du héros, quitte à le caricaturer et le schématiser dangereusement ; intintelligble, la soprano Chantal Santon semble chanter sans conviction et le ténor Julien Behr; lui aussi en manque de nuances, déméritent. Le timbre outré lui aussi, ampoulé, grandiloquent, un rien rauque et maniéré du narrateur finit par agacer.
Sinueuse dans ses évocations atmosphériques, **la partie III intitulée « La Révolte »** présentée comme la plus inspirée, affirme en effet une belle inspiration, dessinant de somptueuses évocations dramatiques. Le silence de la mer hostile qui finit par éreinter la patience de l'équipage. S'il n'était encore et toujours, la voix pseudo hallucinée du narrateur : son impossible intervention montre combien la forme même d'un récit déclamé demeure inutile, d'autant que la musique, elle, ne manque pas d'éloquence et se suffirait à

elle seule. L'orchestre exprime la langueur et l'exténuation des Matelots, usés par le périple, fatigués d'attendre sans l'atteindre la rive libératrice qui est leur destination… Les 4 sections de cette partie somme toute assez courte (moins de 15 mn au total), sont un peu maigres pour défendre une oeuvre par ailleurs … faible. Plus intéressant par contre, l'évocation de la vie des indigènes, quand Colomb découvre l'Amérique, la terre nouvelle, aux clartés de l'aurore… dans la partie IV : « danse de sauvages », puis élégie de la « Mère indienne » (air « Sur l'arbre ») évoque cet orientalisme propre au plus oriental des compositeurs français romantiques des années 1840 : les timbres délicats et caractérisés de l'orchestre sur instruments anciens rendent justice à cette recherche d'expressivité franche et « neuve » que recherche le compositeur.

Las dans le cd 2, même constat d'une frénésie pas toujours très élégante de l'ouverture ***La Perle du Brésil*** (direction ampoulée, descriptive du chef d'orchestre ? : Hervé Niquet). **Le Jugement dernier**, partition qui suit, devait être le point culminant de son grand oeuvre lyrique et néoberliozien, Herculanum (1859) : la surenchère des cuivres (trompettes, trombones), exprimant la déchéance gémissante des damnés, quand les élus s'élèvent et gagnent le ciel paradisiaque, la langueur livide voire lugubre des cordes brossent une fresque digne du Michel Ange vaticanesque, celui très inspiré et spectaculaire du Jugement dernier ; sens de la caractérisation, abandon et renoncement, extase et ardeur des masses chorales (en cela **le Flemish Radio Choir** se montre particulièrement articulé : sinistre, expressif, mordant, glaçant)… David se montre à la hauteur de son sujet et ce Jugement dernier est l'une des meilleures révélations de ce triple opus.



La surprise vient plutôt de la Symphonie n°3, en mi bémol majeur, d'un caractère lui aussi pompeux mais bien articulé, qui évoque Méhul ou Onslow, les plus beethovéniens de nos romantiques français (voir ici notre **reportage Symphonies de Méhul et Gossec par le chef transatlantique Bruno Procopio, défricheur de la première heure**), et à l'époque de Reber, devance les opus de Gounod, Bizet, surtout, le schumanien / mendelssohnien, Théodor Gouvy. Eclectique, David se souvient surtout de Beethoven et de Mendelssohn (jeu formel du premier mouvement noté Moderato), laissant par cette diversité confondante parfois confuse du développement, les spectateurs de l'époque, plutôt dubitatifs. L'Andante qui suit, plus rêveur voire évanescent et d'un caractère onirique, se berce du timbre orientalisant du hautbois : appel aux confins des terres dont le compositeur a seul l'expérience et le souvenir encore vivace. Le Scherzo saisit par sa cabrure nerveuse et racée, d'une coupe frénétique et ardente, celle d'un Schumann survolté, moins raffiné cependant. Le Finale, piaille d'un enthousiasme vert, rustique, ivre (solo de clarinette). La versatilité dont fait preuve le compositeur, très vivace dans son éclectisme parisien, – au point de citer ici, une scène de ballet digne de l'Opéra, offre une palette que la direction terre à terre, utilitaire de Hervé Niquet, inscrit dans un expressionnisme souvent sirupeux qui manque hélas de finesse. Pétaradant, grosse caisse, tout est emporté dans en une frénésie linéaire. C'est bien mal comprendre l'intelligence à facettes, de Félicien David, ses multiples références et sa grande culture. Oublions vite les Six motets, – emblèmes du kitsch (laideur de la prise de son en sus).

Par contre, subtilité des interprètes oblige, **les 7 mélodies ici révélées (en ouverture du CD3)** savent susciter et cultiver l'attention : le ténor tendre, superbement timbré de **Cyrille**

Dubois (pilier de l'école française de chant, intelligible, et si peu maniéré grâce à un vibrato idéalement contrôlé) sait ciseler en vrai diseur, les images poétiques des mélodies d'un David souvent éperdu, sincère, faussement enjoué (y compris dans l'esprit de revanche patriotique contre l'Allemagne : « *nous l'avons eu votre Rhin allemand…* ») : toujours mélancolique (appel du Ramier, songe d'Eoline, prière orientalisante de Tristesse de l'Odalisque, de l'Egyptienne…). *Le Jour des morts* captive autant par ses climats lugubres et énigmatiques (presque 10 mn : c'est la plus longue des mélodies, déroulée comme un hymne tendre et douloureux). Le cycle dévoile enfin la figure fascinante de Félicien David, enchanteur et poète, qui peine à se révéler dans les cd1 et 2.

Le Trio n°1 sous les doigts inspirés des 3 musiciens requis pour cette révélation affirme une santé revigorante, elle aussi très mendelssohnienne; haletante, printanière (premier Allegro). Voici la partition la plus directement sincère de David (tendresse sans effets du Molto adagio, enfin caractère à la belle fierté cravachée, à l'éloquence facétieuse aussi, nerveuse voire sanguine et d'une intonation idéalement nuancée dans le Final-allegretto) : belle fusion des 3 tempéraments chambristes pour une partition qui méritait elle, absolument d'être redécouverte.
Tout autant suggestif et d'une volupté nouvelle dans la réitération de souvenirs orientalistes, le cycle « Musique pour piano », qui comprend surtout près le Soir, les 3 « brises d'Orient » (dont le Vieux Caire et sa frénésie endiablée) et « Doux Souvenir » : l'art de la miniature onirique va parfaitement à David qui sait peindre et exprimer avec une facilité manifeste. Certes, le jeu comme le toucher de **Jonas Vitaud** sonnent souvent durs et pas assez nuancés quand il faudrait infiniement de tact et de caresses allusives pour laisser la soie tendre de l'écriture, révéler alors des trésors de grâce lumineuse (pourtant présente dans les partitions). Les livres disques de cette nature sont la promesse de découvertes majeures pour notre connaissance du

romantisme français. Voici assurément un opus qui s'avère – même dans ses limites, des plus éclairants sur l'éclectisme orientalisant de Félicien David, vrai tempérament original et parfois puissant, aux côtés d'une intuition naïve et attachante que n'a pas manqué de relevé (épinglé, regretté) Saint-Saëns.

_____

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David (3 cd Palazzetto Bru Zane). Félicien DAVID (1810 – 1876) : Christophe Colomb, musique de chambre, symphonique et sacrée. Les Siècles, FX Roth. Brussels Phil., Hervé Niquet – enregistrements de 2014 et 2016).

CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd Alpha, décembre 2016)



CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd Alpha, décembre 2016). PARIS, décembre 2016. Jérémie Rhorer achevait sa trilogie Mozart, avec ce Don Giovanni, affirmant davantage l'expressionnisme pétaradant de son orchestre du Cercle de l'Harmonie. Après L'enlèvement au sérail et La Clémence de Titus,- également chroniqués sur classiquenews, le chef et son collectif sur instruments d'époque, même avec des

timbres d'époque et une démonstration souvent en force d'articulation et de détails expressifs, peinent à défendre une claire vision du sommet mozartien… La production était portée visuellement par la mise en scène du directeur de l'Odéon, Stéphane Braunschweig. L'écoute du triple cd met en lumière les criantes défaillance du spectacle : musicalement déséquilibré. Certes les hommes sont globalement hors critiques : acteurs délirants, défenseurs de cette comédie joyeuse, truculente et cynique conçue par Mozart et son librettiste, Da Ponte : ainsi le tandem constitué par Don Giovanni et son valet Leporello reste d'un bout à l'autre du drame, parcouru malgré son affiche comique de deux morts (le père de Donna Anna, puis la descente aux enfers en fin d'action, de son assassin, Don Giovanni soi-même). **Jean-Sébastien Bou** fait un séducteur prêt à tout, libre, farouchement libre. Electrisé sur le même mode et parfois d'une surenchère pleinement assumée, le Leporello de **Robert Gleadow** qui semble s'exciter à chaque exploit ou traîtrise de son polisson de maître : leur énergie combinée assure une électrisation magnétique qui paraît à chaque situation, irrépressible et particulièrement efficace. D'autant que l'orchestre ne manque pas d'expressivité fouettée, détaillant certains accents instrumentaux avec une indéniable finesse. Avec les femmes, la situation se gâte malheureusement : ni la Donna Anna de Myrto Papatanasiu ni l'Elvira de Julie Boulianne ne parviennent à vraiment convaincre. La première fait une fille du Commandeur, rien qu'hystérique, en tension constante, jamais vraiment profonde, ce malgré le legato plus maîtrisé, et la diction plus articulée de sa consœur ; celle ci, – vibrato envahissant, absence de ligne, aucune mesure ni nuance, aigus écrasés et tendus-, détruit toute la sincérité de l'amoureuse Elvira, l'un des personnages les plus bouleversants pourtant du théâtre mozartien.
Même l'Ottavio de Julien Behr ne touche guère : voix unilatéralement larmoyante, et courte, sans guère de nuances lui aussi. Quel dommage. Le chant mozartien conserve ses mystères et nuances qui restent étrangers à certains

chanteurs.
Reste le couple du petit peuple, Zerlina et Masetto : les deux chanteurs réussissent une caractérisation digne, comparée à celle plus stylée qui doit être celle du couple d'aristos (Ottavio et Anna). En cela, Anna Grevelius s'accorde idéalement au Masetto ours de Marc Scoffoni ;

ORCHESTRE IMPARFAIT MAIS PALPITANT ET FIEVREUX…Finalement, le vrai héros de cette version demeure l'orchestre qui associé au duo de frippons éhontés – Leporello et Giovanni-, conquiert des accents cravachés, surexpressifs, d'une violence acérée, qui à défaut d'une vraie profondeur, d'un souffle spirituel, d'un faille trouble, assure la vitalité primaire de l'action; sa coupe fouettée, fantastique, suractive. Théâtralement, cela fonctionne très bien. Les amateurs de beau chant, d'élégance et de trouble orchestral tourneront leurs pas et préfèreront par exemple la lecture acérée, féline, pour nous superlative par son fini ciselé, -offrant toutes les nuances de la terreur spirituelle comme surnaturelle… du délirant inclassable, Teodor Currentzis.

_____

CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd 379, Alpha, décembre 2016).

Opéra en deux actes de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)
Livret de Lorenzo Da Ponte
Créé au Théâtre Nostitz de Prague le 29 octobre 1787,
au Burgtheater de Vienne le 7 mai 1788

Don Giovanni : Jean-Sébastien Bou
Leporello : Robert Gleadow
Donna Anna : Myrtò Papatanasiu
Donna Elvira : Julie Boulianne
Don Ottavio : Julien Behr
Zerlina : Anna Grevelius
Masetto : Marc Scoffoni

Le Commandeur : Steven Humes

Le Cercle de l'Harmonie
Chœur de Radio France
Jérémie Rhorer, direction

CD événement, annonce. COFFRET ANTOINE REICHA (3 cd Alpha)



CD événement, annonce. COFFRET ANTOINE REICHA (3CD Alpha). Le coffret consacré à la musique de chambre **d'Anton Reicha (1770-1836)** souligne avec pertinence l'oeuvre du **Haydn français** qu'il reçoit directement du Maître viennois (entre 1802 et 1808 : trentenaire, Reicha se souviendra longtemps de cette formation formatrice, essentielle pour sa propre maturation), les secrets de l'art du Quatuor entre autres. Reicha, maître de Berlioz, qui fut grâce à la tutelle de son oncle nommé Concertmeister au théâtre de Bonn en 1785, flûtiste dans l'orchestre allemand, aux côtés de Beethoven, alors altiste. A l'époque de l'impérialisme napoléonien, Reicha se rend à Hambourg, Paris, puis Vienne (recueillant les préceptes de Salieri …). **A 38 ans, Reicha se fixe à Paris**, pourtant estimé « allemand », il devient professeur au Conservatoire de Paris en 1818. L'équilibre de son écriture, une vision lumineuse et classique, – haydnienne et mozartienne de la musique, s'incarne dans ses traités dont celui de *Haute composition* (1824). En 1829, Reicha naturalisé français (59

ans), occupe une place considérable dans l'histoire du romantisme français, influençant Berlioz jusqu'à Franck, sans omettre Liszt et Gounod. Son grand classicisme, d'une élégance rare, ne doit pas mettre dans l'ombre, un souci visionnaire pour l'expérimentation. Classique, cultivé, Reicha fut aussi un expérimentateur, en connexion permanente avec l'avenir. Souvent ses intuitions se sont révélées particulièrement justes, favorisant par exemple la propre fureur moderniste de son élève, Berlioz… Reicha meurt en 1836, un an après avoir été nommé membre de l'Institut. Le triple coffret édité par ALPHA souligne la grande diversité des formes musicales abordées par Reicha, leur audace comme leur raffinement (sonates, fugues, études et variations pour piano, trio, quatuor ou encore quintette à deux altos…). C'est donc un jalon majeur de la musique romantique française qui est ainsi dévoilé au grand jour. **Prochaine grande critique du coffret Reicha édité par Alpha, dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**. Ce coffret 3 cd pourrait bien être l'un des cd événements de la rentrée 2017. Le visuel de couverture qui emprunte au peintre Hammershoi, la poésie ineffable d'un intérieur, à la fois austère et énigmatique, souligne combien dans le cas de Reicha la musique de chambre atteint par sa finesse et subtilité d'intonation comme de construction, la complexité fascinante de la musique pure. Et si Reicha était le digne continuateur en France, des pièces maîtresses des grands viennois : Mozart, Haydn, Beethoven…? A suivre sur



CD, compte rendu critique. KISSIN : Beethoven – Lives 2006 -2016 (2 cd Deutsche Grammophon).



CD, compte rendu critique. KISSIN : Beethoven – Lives 2006 -2016 (2 cd Deutsche Grammophon). Rien ne remplace la tension et les conditions « sans filets » du live : le concert et le récital offrent ici un écrin stimulant pour l'inventivité sensible du pianiste Kissin qui publie pour **Deutsche Grammophon**, 2 cd exclusivement dédiés au génie libertaire, révolutionnaire, inclassable, – prométhéen-, du grand Ludwig. **Le cd 1 fait valoir la saisissante ductilité du toucher de Kissin**, sa qualité à varier, caractériser, investir chaque séquence, malgré une vertigineuse diversité de rythmes comme d'atmosphères. La n°3 opus 2.3 (Séoul, 2006), diffuse une expressivité facétieuse, enjouée entre Mozart et le premier Beethoven (effervescence et électisation de son finale : Allegro assai).

Plus encore fougueux dans une ivresse et radicalité aux contrastes parfois violents et râgeurs, les **32 Variations de**

1807 (Montpellier, 2007), accroche constamment l'écoute et l'attention par leur frénésie ivre et vertigineuse, où le toucher ose toutes les émotions, vrai creuset de sentiments et humeurs les plus variés : Kissin met sa formidable implication et éloquence digitale au service des 32 séquences qui montrent l'étendue de l'imagination beethovénienne. Sidérant. **Enregistrée plus récemment à Carnegie Hall en 2012, La Clair de lune (1801)**, en prise plus lointaine et presque diluée et fantomatique enchante par la souplesse caressante, infiniment nostalgique de ses tempi, dès le premier épisode (Adagio sostenuto) et sa rêverie à la fois hallucinée et blessée. L'Allegretto et le Trio qui composent le second mouvement captivent par leur juvénilité et leur insouciance, nettoyées de toutes tension. Puis le Presto agitato, abordé stricto sensu, impose un rythme endiablé à l'irrépressible précipitation, – une urgence inextinguible, -vraie course délirante dont la motricité laisse déconcerté par la charge violente qui s'est libérée soudainement sous les doigts fabuleux du pianiste habité. La pensée de l'interprète dessine des cheminements absolument fascinants, assumés, et même terrifiant par le extrême intensité. Magistral.

Le cd2 est emblématique de la fureur articulée toujours éminament méditative et intérieure dont est capable le Kissin d'aujourd'hui, jamais épais ni large, malgré sa filiation avec l'école russe de piano ; mais d'une vibrante sensibilité, sachant fusionner articulation et puissance. Très récente (Concertgebouw Amsterdam, 2016), **l'Appassionata (1805)**, crépite, se tend, bondit, – véritable félin, plus guépard muscles saillants que lutin enchanteur, Kissin moderne affirme une énergie radicale qui réinvente totalement la puissance architectonique de la Sonate Beethovénienne. Il en traverse et en exprime toutes les perspectives et audaces avec une fureur à peine masquée, mais ô combien maîtrisée, toujours colorée, galbée avec un esprit crépusculaire, hautement romantique :

vif argent, à la volonté et à l’ambition exacerbées. D’une radicalité à la fois expérimentale et révolutionnaire. Beethoven se dresse alors en guide, visionnaire, agent, acteur d’un nouveau monde. Ligne et cri à la fois, Kissin fait surgir hors de la partition toute la force d’un génie qui fait exploser le cadre. Magistrale hauteur de vue (Allegro assai initial). Bâtisseur et non destructeur, l’autorité poétique qui pilote et conduit l’Andante con moto frappe par sa largeur de vue là encore.

10 années d’analyse Beethovénienne livrent aujourd’hui ce BEETHOVEN INCANDESCENT sous les doigts prophétiques, vif-argent du prométhéen Evgeny Kissin



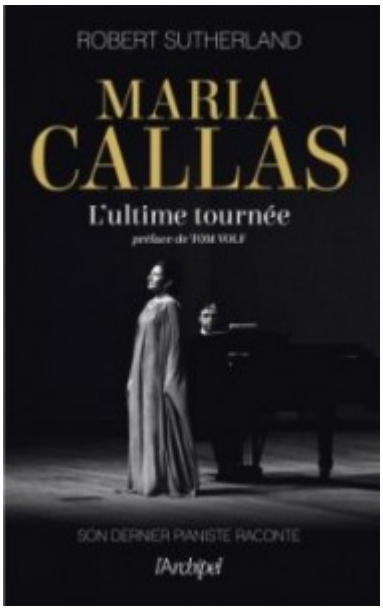
Le pianiste moscovite, naturalisé anglais et israélien (2013), né en 1971, force l'admiration par l'autorité d'un jeu qui sait construire, voit grand, frémit de nuances soujacentes littéralement captivantes. Et comme une lave nerveuse, féline encore, le flux impétueux du dernier mouvement Allegro ma non troppo se gorge d'une vitalité primitive qui réactive la force d'un commencement du monde ; Kissin trouve par une digitalité fluide, éruptive, incandescente, le jaillissement premier d'une aube où se love la promesse d'une ère nouvelle. Crépitements, espoirs, scintillements et cris : la palette du pianiste ose tous les contrastes rétablissant dans ce finale en forme de course et de tumulte, l'énergie première, préalable à une reconstruction salvatrice. Le pianiste quadragénaire semble y vaincre toutes les forces contraires, redessinant les frontières d'un nouvel espace. Volonté, imagination, autorité, extrême précision : l'interprète a tout. Dans ce combat de titans, émane une énergie souvent irrésistible. 10 ans auparavant, **Les Adieux (1810)**, au Musikverein de Vienne (2006), ont déjà ce goût pour le risque, les vertiges abrupts, le crépitement sinueux mais d'une claire intention motrice qui affirme un tempérament doué d'une extrême clairvoyance. Le Beethoven de Kissin est exalté, autoritaire, d'une infaillible expressivité, jamais bavard ni narratif ; vrai et sincère. Les Adieux en leur premier mouvement, installe une hypersensibilité presque inquiète et frémissante qui s'avère parfaitement cohérente au titre. Puis le mouvement suivant « L'Absence » résonne d'une douleur secrète et sourde, énoncée comme une tendre réitération d'un séjour bienheureux et perdu : Kissin se fond dans le labyrinthe intime d'un Beethoven qui souffre, saigne mais demeure pourtant d'une pudeur inaltérable. Nuances, phrasés enchantent s'il n'était évidemment, – live oblige-, les toux et nuisances multiples du public. Le jeu du pianiste impose un

tout autre monde, une conscience qui déjà s'inscrit dans une métaphysique de la rédemption (l'amertume y est recyclée en force absolue). Le Retour confirme la totale victoire, l'exaltation irrépressible d'un coeur comblé, éperdu, d'une joie échevelée. Kissin, génial, fait de cette trilogie, un opéra du cœur, un drame aux rebondissements, éclairs, scintillements d'une volubilité là aussi stupéfiante de fluidité comme d'éloquence. La dynamique requise « Vivacissimamente », unique dans la catalogue poétique de Ludwig exige un talent … prométhéen, qui jongle climats et caractères avec une insolente et bouleversante continuité. Tout le talent du Kissin enchanteur et profond est là, dans ce Retour d'une ineffable joie spirituelle.

_____-

CD, compte rendu critique. EVGENY KISSIN : BEETHOVEN. Sonates n°3, n°14 « Clair de lune », n°23 « Appassionata », n°26 « Les Adieux », n°32. 32 Varations en ut mineur. Evgeny Kissin, piano (Lives, 2006-2016). 2 cd Deutsche Grammophon – CLIC de CLASSIQUENEWS.COM de septembre 2017.

LIVRES, compte rendu critique. Robert Sutherland : MARIA CALLAS, L'Ultime tournée (Editions L'ARCHIPEL)



LIVRES, compte rendu critique. Robert Sutherland : » MARIA CALLAS, L'Ultime tournée » (Editions L'ARCHIPEL)… Pour les 40 ans de la disparition de la plus parisienne des divas légendaires, Maria Callas, ce 16 septembre 2017, l'éditeur **L'Archipel** édite la traduction française du livre témoignage du pianiste écossais, Robert Sutherland : « ***Maria Callas : Diaries of a Friendship*** », édité en 1999, vrai texte sincère et objectif sur la dernière tournée (retour à la scène ou adieux) de la cantatrice la plus adulée de son vivant. L'écriture évite les emphases boursouflées car l'auteur est avant tout un pianiste qui sait la musique, la vit et la sert comme sa consoeur chanteuse. D'ailleurs le chapitre sur « l'esprit de ravissement » qui parfois saisit deux artistes ensembles, portés, inspirés simultanément par le souffle magique de la musique, est le moment le plus émouvant de ce texte d'un ami.

Le lecteur suit donc les évolutions et avatars (multiples) de la tournée du récital que la Divina accepta de mener à partir de 1973 (premier récital à Hambourg le 25 octobre 1973) et jusqu'au mois d'octobre 1974, avec le ténor Giuseppe di Stefano, pilier vocal capable du meilleur comme du pire et qui savait non sans un certain sadisme, manipuler la Callas, laquelle lui était totalement soumise (mais jusqu'à certaines limites). La période est lourde pour la Diva qui vient de

rompre avec Onassis et n'accepte tout simplement pas de perdre peu à peu et de façon irréversible sa voix de légende. En octobre 1973, la chanteuse est d'autant plus attendue, espérée, adulée… qu'elle n'a pas chanté depuis 9 années. Il y a bien deux personnages en une : Maria la femme, amoureuse, délicieuse, respectueuse, et Callas, artiste envahissante et exigeante, pour elle et pour les autres. D'un côté, une femme simple et stylée ; de l'autre, une interprète inquiète, soucieuse, toujours extrêmement tendue, possédée, habitée, dévorée par l'idéal artistique qui la porte toujours plus loin, toujours plus haut. L'ultime tournée passe par toutes les capitales du monde, d'Europe et jusqu'à Séoul et Tokyo… On se laisse porter par l'apparente insouciance de ses deux voix d'exception, qui n'hésitent pas à changer l'ordre des airs et duos pendant le spectacle, chacun selon son humeur. Laissant les pianistes qui les accompagnent, dans un dénuement pour le moins déconcerté, quoique à la longue, complices.
L'auteur nous laisse un témoignage saisissant sur la réalité artistique de la dernière Callas ; la lettre qu'elle écrit après coup, en janvier 1975 après le dernier récital dévoile le délibrement physique et la fatigue totale qui l'ont submergée de retour dans son appartement parisien de l'avenue Mandel. Le texte accompagne La Callas jusqu'à son dernier jour et ne cache rien des vrais causes de sa mort, très brutale. Voici peut-être le meilleur texte capable de renouveler davantage l'éclat de la légende Callas. Livre événement, « **CLIC de classiquenews de septembre 2017** » d'autant plus opportun pour **le 40è anniversaire de la mort de Maria Callas**.

_____

LIVRES, compte rendu critique. Robert Sutherland : MARIA CALLAS, L'Ultime tournée / Prédace de Tom Wolf. Editions L'ARCHIPEL. 363 pages. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017 – parution : août 2017. En complément profitable : cahier central de 8 pages comprenant des photos Noir et Blanc où la diva paraît surtout pendant la tournée internationale, plus

resplendissante que jamais : une diva célèbre qui à 50 ans, est devenue aussi une icône jet set au charme irrésistible.

_____

LIRE AUSSI notre dépêche l'actualité MARIA CALLAS de septembre 2017 : parutions souhaitées, programme télé pour les 40 ans de la disparition de MARIA CALLAS, le 16 septembre 1977

REPORTAGE : Laurent Wauquiez et l'Orchestre d'Auvergne. Le classique pour tous (Mozart, Rameau, CPE Bach… Bruno Procopio)



REPORTAGE : Laurent Wauquiez et l'Orchestre d'Auvergne. Le classique pour tous (Mozart, Rameau, CPE Bach… Bruno Procopio, direction). Le 31 mars 2017 au Théâtre du Puy en Velay, l'Orchestre d'Auvergne invite le chef BRUNO PROCOPIO dans un programme CPE Bach, Rameau, Mozart et surtout Antoine d'Auvergne. Faire rayonner la spécificité culturelle de la région AUVERGNE-RHÔNE-ALPES sur le territoire et dans le monde, voilà la mission défendue par l'Orchestre de cordes seules, porté, soutenu par Laurent Wauquiez, président de la Région AUVERGNE-RHÔNE-ALPES. En jouant Antoine Dauvergne, compositeur génial dans le sillon tracé par Rameau, au Puy en Velay, au cœur de l'Auvergne, par l'Orchestre d'Auvergne,… le symbole est fort. Fier d'une culture et d'une musique singulière, l'Orchestre réussit ce pari avec d'autant plus de

conviction expressive que le chef invité Bruno Procopio est grand spécialiste des styles baroque, préclassique et classique, voire préromantique où l'articulation, la tenue d'archer, la réalisation des ornements apportent une expérience complémentaire aux instrumentistes de l'Orchestre d'Auvergne qui jouent sur instruments modernes. REPORTAGE EXCLUSIF par le studio CLASSIQUENEWS.TV – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM, août 2017